

Le paradoxe du Moyen Age

Michel STANESCO

Si toute époque passée vit encore dans le présent, je crois que le Moyen Age est particulièrement vivant et fondamental dans la société d'aujourd'hui. Je suis certain qu'il inspirera encore fortement son futur.

Jacques Le Goff, *A la recherche du Moyen Age*, Paris, Louis Audibert, 2003, p. 164.

Dire que l'humanité vit de nos jours des bouleversements spectaculaires après les convulsions qui ont failli lui être fatales tiendrait du truisme s'il n'y avait dans cette constatation l'écho de quelques autres vérités, moins évidentes peut-être, mais tout aussi incontournables. Car l'ébranlement du monde, à la fin du XX^e siècle, si impressionnant fût-il, ne survint pas uniquement sur le terrain politique. Certains précurseurs de ce que nous nous plaçons à appeler aujourd'hui notre « post-modernité » avaient déjà fait la critique des fondements idéologiques de la société moderne. Un de ces mythes fondateurs a sans doute été la valeur accordée à l'histoire, considérée comme un temps linéaire ayant une direction de « marche » bien précise. Cette historiographie directive était inséparable de la conception d'une époque destinée à servir de repoussoir aux « bonnes époques ».

Ainsi, la tripartition de l'histoire en Antiquité, Moyen Age et Temps Modernes est tellement enracinée dans notre esprit, qu'elle nous paraît tout à fait naturelle. Le XVIII^e siècle a voulu accorder à cette triade une valeur universelle. Nous oublions qu'elle est de date assez récente. Ce qui avait été à l'origine une convention d'école, popularisée par le manuel de Christoph Keller (*Historia medii aevi*, 1688) devint peu à peu un dogme imposant une division simplifiée de l'histoire en périodes plus ou moins closes, en dépit du fait que « le passé renâcle à se soumettre au domptage de la périodisation », comme le dit Jacques Le Goff avec l'autorité de l'historien¹⁾. Ainsi, on décida de placer le début des Temps Modernes au XVI^e siècle, qui aurait été, selon Jules Michelet, l'âge de la

¹⁾ Jacques Le Goff, *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, p. XI.

découverte de l'homme et du monde. Cette « trinité » historique semblait être parfaite, « à condition que l'on n'aille pas y regarder trop près »²⁾.

Cette tripartition, bien sûr, comportait quelque chose de gênant : tout comme les contemporains de Platon et d'Aristote ne savaient pas qu'ils vivaient dans l'Antiquité, ceux des troubadours et de Dante, du *Roman de Renard* et de François Villon ne savaient pas qu'ils appartenaient à une époque de transition. Au contraire même, les gens du Moyen Age se considéraient comme *modernes*. D'ailleurs, le terme de *modernité* est une création sémantique du « haut Moyen Age », plus précisément de la fin du V^e siècle : il désigne d'abord le présent. Tel est son emploi chez le pape Gélase, qui distinguait son propre temps de l'*antiqua traditio*, celle des pères de l'Eglise, à l'égard de laquelle il exprimait un grand respect³⁾. Mais chez Gélase l'idée de *modernus* était inséparable de celle de *postmodernus*. Voilà donc la première occurrence d'un mot aujourd'hui à la mode et qui paraissait récemment forgé. Selon toute probabilité, ce mot désignait ce qui suivait *nostra aetas, moderna*. Or, dans la mesure où la chrétienté plaçait son existence entre deux événements capitaux, celui de l'Incarnation et celui du Jugement dernier, l'*aetas moderna* restait un temps de transition. C'est en se rapportant à ces deux césures que saint Augustin désignait son temps comme « intermédiaire » (*in hoc interim saeculo*) et qu'un Julien de Tolède (VII^e siècle) parlait du sien comme d'un *tempus medium*. Cependant, dans ce sens, a-t-on observé, « nous vivons encore au Moyen Age ». Ce temps du milieu est pour l'homme médiéval un temps fort : tout comme l'homme n'a qu'une vie dont l'enjeu est infini, de la même façon l'*aetas moderna* est le temps de la décision salutaire.

Ce n'est qu'à partir du IX^e siècle que le couple *antiqui – moderni* se développe comme catégorie historique. Les *antiqui*, c'est l'Antiquité païenne et les Pères de l'Eglise. Le règne de Charlemagne est le « monde moderne » (*saeculum modernum*), comme le considère Walafrid Strabo. Dans la *Vie de Louis VI le Gros*, l'abbé Suger parle de son siècle, le XII^e, en le nommant « notre époque moderne » ; enfin, pour Gautier Map, un écrivain à la mode autour de

²⁾ Georges Gusdorf, *Le Romantisme. I. Le savoir romantique*, Paris, Editions Payot & Rivages, 1993, t. I, p. 11.

³⁾ Walter Freund, *Modernus und andere Zeitbegriffe des Mittelalters*, Köln-Graz, Böhlau Verlag, 1957, p. 4-16.

1200, les Temps Modernes sont les cent dernières années⁴). Selon Pétrarque, l'époque moderne est celle qui a suivi la conversion de Constantin (312) et qui durait encore de son temps ; mais, selon lui, seuls les deux derniers siècles étaient barbares, « temps de ténèbres » : les Français et le style gothique sont barbares parce que modernes. A la fin du XIV^e siècle, les édifices « gothiques » sont toujours qualifiés de « modernes », en opposition aux édifices « antiques ». *L'usanza moderna*, c'est la manière de construire des *tramontani*, à savoir celle des Français et des Allemands. Eugenio Garin rappelle avec raison cette antithèse : l'appel fait par certains intellectuels aux « antiques » contre les « modernes », au milieu du XIV^e siècle, les modernes étant les contemporains⁵).

Le renversement sémantique est dû à Vasari : *moderne* n'est plus désormais ce qui est médiéval, mais ce qui est bon et glorieux ; l'opposition se fait entre « barbarie » et « civilisation », entre « ténèbres » et « lumière ». Ainsi *moderne* finit-il par devenir un concept « nomade »⁶), tandis que la *modernité* serait l'esprit affranchi de toute autorité. Mais ce n'est qu'à l'époque des Lumières que se réalisa une quasi-unanimité dans l'excès du jugement négatif de l'époque « médiévale » : elle aurait été la « barbarie », le « règne de l'Antéchrist », la « mort » des arts et de la raison, au mieux l'« enfance de l'esprit humain ». Pour Voltaire, le Moyen Age fut l'âge des esclaves, « le portrait des Nègres et des Hottentots », le « temps de grossièreté, de rapines et de meurtres », tandis que la pensée scolastique, qui consistait en des « systèmes d'absurdités tels que, si on les imputait aux peuples de la Taprobane, nous croirions qu'on les calomniait », aurait fait « plus de torts à la raison et aux bonnes mœurs que n'en avaient fait les Huns et les Vandales »⁷). Remarquons au passage combien l'auteur, emporté par la rhétorique, semble avoir oublié que l'esclavage avait été une institution antique et non médiévale. Il alla d'ailleurs jusqu'à proposer la démolition de la façade de Notre-Dame de Paris, trop « gothique » à son goût !

L'hostilité foncière à l'égard du Moyen Age, élevée cette fois au rang de

⁴) Gautier Map, *Contes pour les gens de cour*, trad. Alan Keith Bate, Brepols, 1993, p. 128-129.

⁵) Eugenio Garin, « Medio Evo e tempi bui : concetto e polemiche nella storia del pensiero dal XV al XVIII secolo », in Vittore Branca, éd., *Concetto storia, miti e immagini del Medio Evo*, Venise, Sansoni, 1973, p. 209.

⁶) V. Isabelle Stengers, éd., *D'une science l'autre : des concepts nomades*, Paris, Seuil, 1987.

⁷) *Œuvres complètes de Voltaire. Essai sur les mœurs*, Paris, Garnier Frères, 1878, t. I, p. 507 et t. II, p. 61.

système, se trouve dans l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* (1794), l'œuvre maîtresse de Condorcet. La « marche inévitable » de l'esprit humain ne pouvait devenir évidente que si l'on inventait une « nuit profonde » ou, mieux encore, une « enfance de l'esprit ». Justement, le Moyen Age est pour Condorcet la négation de toute science et de toute philosophie. Il entrevoit à peine quelques lueurs de la raison à partir du XI^e siècle : les révoltes des « âmes pures » des Albigeois, les jacqueries, la fondation des communes bourgeoises en Italie, la chevalerie, qui nous serait venue grâce à la générosité des Arabes, la galanterie des trouvères.

Il serait erroné de lire l'essai de Condorcet comme la fiction d'une « candide conscience révolutionnaire » : son Moyen Age porte une surcharge polémique proprement explosive. Son essai appartient à une littérature de combat et de propagande, reprise au XIX^e siècle et au-delà par tous les « fabricants de manuels d'histoire »⁸⁾. Pour Jules Michelet, cette société est « bâtie de meurtres et de vols »⁹⁾. Karl Marx sera lui aussi, parmi tant d'autres, à cette bonne école : dans sa théorie révolutionnaire sur l'avenir radieux de l'humanité, il ne peut absolument pas se dispenser de la conception du Moyen Age considéré comme « l'histoire animale de l'humanité, sa zoologie »¹⁰⁾. Dresser un catalogue de ces outrances serait sans doute fastidieux, mais non point inutile : leur reprise inlassable appartient au mécanisme même de la persuasion idéologique. Dès le XVIII^e siècle, le Moyen Age et la modernité appartiennent à ces dualismes que Reinhart Koselleck appelle « concepts antonymes asymétriques » : antonymes parce qu'ils excluent toute reconnaissance réciproque ; asymétriques parce qu'ils ne sont pas employés d'une façon paritaire, mais destinés à la privation et à la spoliation de l'un d'entre eux¹¹⁾. A ce propos, le philosophe Alain de Libera avance l'idée que l'une des causes de la déroute intellectuelle devant les grands défis de notre temps résulte précisément de nos « interdits modernes », qui ont placé le

⁸⁾ Jacques Heers, *Le Moyen Age, une imposture*, Paris, Perrin, 1992.

⁹⁾ Jules Michelet, *Œuvres complètes. T. IV. Histoire de France*, éd. Paul Vialaneix, Paris, Flammarion, 1974, p. 469.

¹⁰⁾ Cité par Otto Brunner, « *Feudalismus – ein Beitrag zur Begriffsgeschichte* », *Akademie der Wissenschaften und der Literatur. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse*, 1958, p. 613.

¹¹⁾ Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990, p. 391.

millénaire médiéval au centre d'un véritable « dispositif d'exclusion »¹²⁾.

C'est le même Vasari qui, le premier, emploie le terme de *rinascita*, consacré plus tard par Michelet et Burckhardt. A partir du XIX^e siècle, on emploie le terme de *Renaissance* d'une façon absolue ; jusque là, l'idée de la Renaissance n'avait pas été une notion historique. A partir de cette distinction, on introduit une vision réductionniste de l'histoire de la littérature, les catégories littéraires étant confondues avec les siècles : le XVI^e siècle est celui de la Renaissance, le XVII^e siècle devient « classique », le XVIII^e est celui des Lumières, pour la bonne raison que « les fabricants de manuels de littérature ont besoin de découpages à bords francs »¹³⁾. La tendance générale fut d'appliquer à l'histoire de l'Europe entière ces restrictions nationales et chronologiques d'abord utilisées pour la France : en fait, « pour la recherche historique, ce fut le coup de grâce donné aux formes de vie médiévales »¹⁴⁾. Par la force de l'évidence, on parla alors de « retard culturel » pour certains pays, par exemple de l'Espagne pour ce qui est de la Renaissance ou de l'Italie pour le romantisme. On fit abstraction du fait qu'une bonne moitié de l'Europe échappait à ce classement historique. On inventa aussi les « époques de transition », tandis que le baroque introduisait inévitablement le désordre dans ce classement didactique.

Les historiens se posèrent bien sûr la question « primordiale » des limites du Moyen Age. On proposa d'en situer le début successivement en 313, date de l'édit de Constantin ; en 476, celle de la déposition du dernier empereur de Rome ; en 568, qui marque le commencement de la domination lombarde ; au VIII^e siècle, qui vit le choc entre le monde arabe et l'empire carolingien. On proposa de situer la fin du Moyen Age à tour de rôle en 1453, date de la chute de Constantinople, ou en 1492, celle de la découverte de l'Amérique ou de la reconquête de Grenade. Pour l'historien Georg Horn, auteur de l'*Arca Noe* (1666), le Moyen Age allait tout rondement de l'an 300 à l'an 1500.

Certes, cette belle assurance a depuis longtemps disparu des ouvrages historiques. Elle était fondée sur la croyance dans l'existence de ruptures historiques radicales, comme par exemple la chute de l'Empire romain. Or, les historiens rappellent maintenant la continuité historique ininterrompue

¹²⁾ V. Alain de Libera, *Penser au Moyen Age*, Paris, 1993.

¹³⁾ Georges Gusdorf, *op. cit.*, t. I, p. 125.

¹⁴⁾ Arno Borst, *Forme di vita nel Medioevo*, Napoli, Guida Editori, 1988, p. 718.

pour l'Empire romain d'Orient pour presque mille ans. Quant à la situation en Occident, les historiens mentionnent de nos jours la continuité des élites : l'empire carolingien et la papauté voulaient se construire sur l'universalisme romain.

C'est au cours du XX^e siècle que l'on découvrit, pour reprendre une expression de Fernand Braudel, « l'histoire de longue, même de très longue durée » : on élargit le Moyen Age du III^e au XVIII^e siècle. Dans son acception juridique, observe Reto R. Bezzola, « la société féodale subsistera jusqu'à la Révolution française [...] dans les différents pays d'Europe »¹⁵). Selon Georges Duby, le Moyen Age ne prend fin qu'avec la disparition à la Révolution française du schéma trifonctionnel défini par Georges Dumézil avec la formule *oratores, bellatores, laboratores*¹⁶).

Tout ceci confirme le point de vue d'Henri-Irénée Marrou, qui insiste sur « la continuité remarquable qui s'établit entre le Moyen Age et nous-mêmes »¹⁷). Déjà Norbert Elias employait les termes de Moyen Age, Renaissance, Epoque moderne entre guillemets¹⁸). Pour Gilson, « il n'y a pas d'essence du Moyen Age, ni de la Renaissance ; c'est pourquoi il ne saurait y avoir de définition »¹⁹). Cette terminologie conventionnelle, dont le but était de saisir l'unité de la civilisation occidentale, serait-elle impropre ? C'est ce que Ernst Robert Curtius voulait sans doute souligner devant les membres de la Medieval Academy of America en 1949, en racontant son expérience de retour au Moyen Age : « Si vous me permettez un paradoxe, il m'a semblé avoir découvert qu'une chose comme le Moyen Age que j'avais longtemps cherché n'existait pas... je me sentis comme cet écolier qui nota dans son cahier d'école : le Moyen Age est ce qui vient entre l'antiquité et la postérité »²⁰).

En même temps, l'historien Ovidio Capitani met brillamment en évidence l'impossibilité d'une *reductio ad unum* d'une réalité aussi riche d'idées et de

¹⁵ Reto R. Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident (500-1200). Deuxième partie. La société féodale et la transformation de la littérature de cour*, Paris, Champion, 1960, t. II, p. 461-2.

¹⁶ V. Georges Duby, *Les trois ordres et l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.

¹⁷ Henri-Irénée Marrou, *Crise de notre temps et réflexion chrétienne*, Paris, 1978, p. 261.

¹⁸ V. Norbert Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 285.

¹⁹ Etienne Gilson, *Héloïse et Abélard*, Paris, J. Vrin, 1938, p. 164.

²⁰ Ernst Robert Curtius, « The Medieval Bases of Western Thought », in *Gesammelte Aufsätze zur romanischen Philologie*, Berne-Munich, Francke, 1960, p. 30.

réalités que ce que nous appelons encore « Moyen Age ». Cette réduction n'a été possible que si nous limitons toute une époque à un seul aspect, social, économique, idéologique ou encore à ses déviations, hérésies, révoltes, anachronismes. Nos concepts actuels pèchent par une fixité excessive : l'époque médiévale ne se réduit pas à une simple anticipation des thèmes qui dominent notre époque. Au contraire, le Moyen Age est une « mentalité du multiple » : il existe un Moyen Age qui

« n'est pas seulement – je dirais même qu'il n'est surtout pas – un bloc homogène ou bien dichotomisé entre le Haut et le Bas, mais qu'il fait référence à un mode d'être, de penser et de vivre, intrinsèquement et structurellement, multidirectionnel, imprévisible et, si vous voulez, si nous tenons compte des nivellements existentiels de notre époque, beaucoup plus 'libre' de ce qu'est, dirais-je, non seulement l'époque moderne et contemporaine, mais encore de ce que nous sommes capables de l'imaginer et de le reconstruire, même à l'aide d'une philologie actuelle bien aguerrie. Celle-ci devrait nous fournir les morceaux exacts du 'puzzle' ; mais l'intention du puzzle ne nous sera jamais fournie exclusivement ou généralement par des modèles, de nos jours presque sans alternative, de notre société. Et c'est justement pour cette raison qu'il y a encore un sens à parler du Moyen Age »²¹⁾.

D'une manière plus radicale encore, Maria Teresa Fumagalli Brocchieri semble penser que le Moyen Age se prolonge jusqu'à nos jours et même qu'il nous dépasse ; pour cette historienne de la philosophie médiévale, nous ne sommes pas « encore au Moyen Age » : « nous sommes au Moyen Age »²²⁾. L'Antiquité, croit-elle, ne peut plus nous fournir autre chose que des mythes. En revanche, nous appartenons toujours à cette époque appelée par convention le Moyen Age, où se sont produites des fractures décisives avec le passé antique et des événements essentiels qui font partie de notre vie collective et individuelle. Ces événements sont des institutions, des modes de vie, de pensée et de transmission de la culture. Un exemple en est notre idée de la démocratie, dont l'idéal de liberté a peu de rapport avec la démocratie athénienne : la civilisation médiévale

²¹⁾ Ovidio Capitani, « Il Medioevo : una mentalità del molteplice », *Intersezioni*, III, 1, 1983, p. 33.

²²⁾ Maria Teresa Fumagalli Beonio Brocchieri, *Le bugie di Isotta. Immagini della mente medievale*, Rome-Bari, 1987, p. 3.

se caractérise par la disparition presque complète de l'esclavage, par l'idée chrétienne de l'égalité des hommes et de la fraternité universelle, par le principe selon lequel la loi résulte d'une œuvre collective, de même que par le consensus et la participation à un « contrat ». Parmi les institutions, il faudrait mentionner l'invention capitale de l'université en tant que structure publique fondée sur la raison et sur l'autonomie de la fonction intellectuelle. Etudier le Moyen Age « équivaut à utiliser une lentille d'agrandissement qui nous rapproche les phénomènes et les comportements cachés dans notre inconscient collectif et fait émerger certaines persistances, non seulement dans la vie matérielle, mais aussi dans le mode de penser et de sentir, qui se prolongent jusqu'à nos jours »²³.

Un des résultats des plus inattendus de cette découverte fut le rétrécissement spectaculaire des Temps Modernes comme une peau de chagrin, voire leur réduction à la stricte actualité. Le terme de Moyen Age est devenu une sorte de « concept-éponge » (*Schwammbe-griff*) pour désigner une époque gigantesque, du III^e siècle jusqu'à nos jours²⁴. De cette façon, le terme de Moyen Age ne dit plus rien (*nichtsagend*) : l'inflation de la notion aurait conduit à son propre évidement. Jacques Heers parle de l'invention de la notion de Moyen Age comme d'une « imposture ». Aujourd'hui encore, le terme est une insulte : « « médiéval » ne sert plus seulement à désigner une époque, à définir tant bien que mal un contexte chronologique, mais, pris résolument comme un qualificatif qui situe sur une échelle de valeurs, à juger et donc à condamner : signe d'archaïsme, d'obscurantisme, de vraiment dépassé, objet de mépris ou d'indignation vertueuse »²⁵. La société médiévale est devenue le « bouc émissaire » de la modernité. Pour Bernard Guenée, « le Moyen Age est né du mépris » : « tout médiéviste sait aujourd'hui que le Moyen Age n'a jamais existé, et encore moins l'esprit médiéval »²⁶. Il n'est pas le seul à le penser : d'autres historiens contemporains considèrent que « le Moyen Age n'existe pas, sinon comme invention moderne. C'est un concept qui se développe à partir du XV^e siècle

²³ *Ibid.*, p. 5.

²⁴ Peter von Moos, « Gefahren des Mittelalterbegriffs. Diagnostische und präventive Aspekte », in *Modernes Mittelalter. Neue Bilder einer populären Epoche*, éd. Joachim Heinzle, Frankfurt am Main – Leipzig, Insel Verlag, 1994, p. 38.

²⁵ Jacques Heers, *Le Moyen Age, une imposture*, Paris, Perrin, 1992, p.13.

²⁶ Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980, pp. 9 et 11.

et qui n'a rien à voir avec la réalité des siècles dit médiévaux »²⁷⁾. Il aurait été une sorte de « bouche-trou terminologique pour une zone neutre entre deux époques importantes », mais qui devient de nos jours une image du centre entre périphéries, un « espace originaire », « notre patrie », « notre mère », « notre longue jeunesse »²⁸⁾. L'historien Karl Ferdinand Werner pense que le mythe du Moyen Age a largement déformé nos idées historiques²⁹⁾. C'est pour cette raison que le concept de Moyen Age est « nuisible » : « l'emploi du terme de Moyen Age ne s'appuie pas sur les connaissances accessibles aujourd'hui, mais sur les ignorances de jadis. Nous sommes en effet prisonniers de l'idée de Moyen Age, tant elle est profondément ancrée dans notre conscience historique moderne »³⁰⁾.

Le terme de Moyen Age n'est pas le seul à être contesté par les historiens. Le partage de l'histoire occidentale en Antiquité, Moyen Age, Renaissance, Classicisme, Lumières n'offre même plus les avantages d'un système de classement : il a abouti à des cases fourre-tout, à des « acquis culturels » imposés par les éditeurs. Les historiens s'y soumettent *volens nolens*, mais non sans marquer leurs réserves quant à des concepts devenus inopérants. Pour Jean Delumeau, le terme même de Renaissance paraît insuffisant pour désigner la civilisation des XV^e-XVI^e siècles : « si l'on supprimait des livres d'histoire les deux termes solidaires – et solidairement inexacts – de 'Moyen Age' et de 'Renaissance', notre compréhension de la période qui s'étend de Philippe le Bel à Henri IV s'en trouverait facilitée. On abandonnerait du même coup tout un tas de préjugés. On se débarrasserait en particulier de l'idée qu'une coupure a séparé un temps d'obscurité d'une époque de lumière »³¹⁾. Au lieu de parler d'une résurrection de l'Antiquité, il faudrait parler plutôt du « dynamisme de l'Europe entière » entre la fin du XIII^e siècle et le début du XVII^e, lorsque l'Occident a distancé d'une façon décisive les civilisations parallèles³²⁾. A peine quelques années plus tard,

²⁷⁾ M. Montanari, *Storia medievale*, Rome-Bari, Laterza, 2002, p. 268.

²⁸⁾ Peter von Moos, « Gefahren des Mittelalterbegriffs. Diagnostische und präventive Aspekte », in Joachim Heinzle, éd., *Modernes Mittelalter. Neue Bilder einer populären Epoche*, Frankfurt am Main – Leipzig, Insel Verlag, 1994, p. 33.

²⁹⁾ Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse. L'essor des élites politiques en Europe*, Paris, Fayard, 1998, p. 43.

³⁰⁾ *Ibid.*, p. 48.

³¹⁾ *Ibid.*, p. 17.

³²⁾ Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967, p. 18.

Aaron J. Gourevitch considérait à son tour que la période dite médiévale était « presque entièrement voilée par l'ombre épaisse que jettent sur elle, d'une part, l'Antiquité et, d'autre part, la Renaissance. Et que de représentations déformées, de préjugés sur cette époque »³³.

Pour K. B. Farlane, le concept de Renaissance est, lui aussi, un « anachronisme non scientifique » qui devrait être abandonné sur-le-champ³⁴. Il faudrait rappeler que l'Occident tout entier se trouvait sous la crainte de l'invasion ottomane, après la perte de la Méditerranée orientale. Les historiens ont mis en évidence le fait que la Renaissance a été plutôt une renaissance des « sciences occultes » qu'une résurrection de la philologie classique. Dressés contre le rationalisme scolastique, les humanistes sont obsédés par le mythe du désastre universel, la hantise de l'Apocalypse, la magie, l'astrologie, la démonologie et l'occultisme, par la politique en tant que manipulation des individus et des masses³⁵. Jacques Le Goff affirme qu'il faudrait « faire sauter le bouchon de la Renaissance » ; il parle aussi d'« un long, très long Moyen Age dont les structures fondamentales n'évoluent que lentement du III^e siècle au milieu du XIX^e siècle »³⁶.

Le « Moyen Age » se tient par conséquent au centre des antinomies actuelles, comme un défi permanent. Aaron J. Gourevitch avait raison de mentionner « l'exceptionnelle polyvalence sémantique du langage de l'homme du Moyen Age. Les termes les plus importants de sa culture sont tous plurisignifiants... »³⁷. Le paradoxe est que la notion de Moyen Age paraît à présent aussi encombrante qu'indispensable.

*

Nous ne saurions minimiser la signification de ces interrogations historiques récentes sur la chronologie littéraire traditionnelle. Quel est l'impact de ces réserves des historiens sur les spécialistes de la littérature médiévale ? La littérature devrait constituer aux yeux de l'historien moderne une « unité de

³³ Aaron J. Gourevitch, *Les catégories de la culture médiévale*, Paris, Gallimard, 1983, p. 5.

³⁴ K. B. McFarlane, *The Nobility of Later Medieval England*, Oxford, 1973, p. 287-8.

³⁵ Voir Ioan Peter Couliano, *Eros et magie à la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1984.

³⁶ Jacques le Goff, *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, pp. XII et 8-13.

³⁷ Aaron J. Gourevitch, *Les catégories de la culture médiévale*, Paris, Gallimard, 1983, p. 17.

sens » et tout l'effort du savant devrait rendre évidente cette unité. Mais, comme le remarquait déjà Ernst Robert Curtius, il est paradoxal que l'historien de la littérature commence invariablement par une double fragmentation, spatiale et temporelle : un émiettement de la littérature d'un point de vue national d'un côté ; un émiettement du temps en périodes bien distinctes de l'autre. On se rattache moins à la tradition littéraire qu'à l'idéologie d'une objectivité abstraite.

Lors de la publication en 1948 de son ouvrage monumental, intitulé *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, on s'aperçut que Ernst Robert Curtius ignorait superbement les seuils conventionnels entre les époques. Il repoussait l'apparition des Temps Modernes aux alentours de 1750, au moment de la révolution industrielle en Angleterre ; cette modernité aurait fait de l'idée de changement, de crise, de tension, de rupture, de bouleversement, le critère absolu de compréhension du passé. Selon Curtius, il existe bien une coupure entre le monde moderne et la civilisation antérieure : elle s'est produite en Occident au XIX^e siècle et elle ne fait que s'accroître. En revanche, il n'y aurait pas eu de rupture entre l'Antiquité méditerranéenne et le Moyen Age occidental, mais un processus de fusion des peuples romains et germaniques. Pour rendre compte de la tradition, on ne pourrait se limiter à des générations ni même à des siècles : « il faut beaucoup de temps »³⁸⁾. Ainsi, dès 1948, Curtius introduisait dans l'histoire de la littérature la méthode de la longue durée. En 1953, Fernand Braudel souligne, dans son éloge de cet ouvrage, que l'auteur avait eu raison d'y montrer « la durée millénaire d'une sorte de substance culturelle indestructible, héritage antique et chrétien, bien commun dont l'Occident a vécu et s'est nourri »³⁹⁾. A son tour, Paul Zumthor observera que « parler de la culture médiévale..., c'est employer une abréviation sans valeur autre que très abstraite et, par là, d'efficacité douteuse »⁴⁰⁾.

C'est un lieu commun que de rappeler la naissance, au Moyen Age, des langues que les peuples de l'Europe parlent aujourd'hui encore. Dante estimait

³⁸⁾ Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, P. U. F., 1956, t. II, p. 148.

³⁹⁾ Fernand Braudel, « Qu'est-ce que le XVI^e siècle ? », *Annales (Economies, Sociétés, Civilisations)*, 8, 1953, p. 71.

⁴⁰⁾ Table Ronde du Colloque *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, éd. Marie-Louise Ollier, Paris, Vrin, 1988, p. 286.

que la langue vulgaire était la plus noble, parce qu'elle nous est naturelle⁴¹). Dans son *Brevis tractatus*, Etienne de Conty ajoutait à la liste des richesses de son pays les trois langues le plus généralement parlées : le français, le flamand, le breton⁴²). Au contraire, à l'époque des Lumières, Voltaire considère le passé médiéval comme une époque barbare parce que l'on parlait en France deux langues : la langue d'oïl et la langue d'oc. A ses yeux, l'Europe médiévale aurait été un chaos où l'on parlait une vingtaine de « jargons » ; les seigneurs auraient été des barbares et les peuples imbeciles, car ils n'osaient pas même se plaindre. Toujours selon lui, la seule civilisation aurait été celle des Arabes, qui avaient réussi à polir l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe, jusqu'au moment où ils furent chassés par les Espagnols. Alors, l'ignorance couvrit la terre. Les troubadours aussi auraient été des sauvages : leurs poèmes n'auraient été rien d'autre, comme le penserait Gustave Flaubert un siècle plus tard, que des « chansonnettes d'Esquimaux ».

C'est à l'opposé des Lumières que les romantiques découvrent avec enchantement un Moyen Age « lumineux ». Pour Novalis, il constitue sans conteste « les temps nouveaux ». La plupart des romantiques ont vu dans le Moyen Age une expérience inaugurale ; c'est essentiellement pour cette raison qu'ils ont créé à son égard un rapport charnel et affectif, des « liens de sang ». Le rapport qu'ils établissent avec le Moyen Age est moins un rapport de connaissance qu'un lien existentiel. Chez plusieurs peuples de l'Occident, la redécouverte du gothique devient un véritable phénomène d'identification nationale. Pour Madame de Staël et pour Sismondi, le premier romantisme naît de la chevalerie. Pour les frères Schlegel tout comme pour Paulin Paris, la littérature médiévale est romantique : elle s'étendrait de la *Chanson de Roland* et des troubadours à l'époque de Shakespeare et de Cervantès. Friedrich Schlegel considère que *romantique* est synonyme de *moderne* ; il trouve le romantisme « chez les premiers Modernes, dans Shakespeare, dans Cervantès, dans la poésie italienne, dans cette époque des chevaliers, de l'amour et des contes, d'où proviennent la chose et le mot lui-même »⁴³).

⁴¹) Dante, *De vulgari eloquentia*, I, II, in *Œuvres complètes*, éd. André Pézard, Paris, Gallimard, 1965, p. 553.

⁴²) Jacques Krynen, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Age (1380-1440)*, Paris, Picard, 1981, p. 244.

⁴³) Friedrich Schlegel, « Lettre sur le roman », in Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *L'Absolu*

De nos jours, l'historien de la littérature Ruggero M. Ruggieri, parle de « pressentiments » et d'affinités romantiques et surréalistes dans la littérature qui va de Guillaume IX à Boccace. Le romantisme se trouverait même chez Jean Scot Erigène, sous Charles le Chauve, tout comme dans la pensée mystique aux XII^e-XIII^e siècles⁴⁴.

C'est à partir du V^e siècle, constate Régine Pernoud, que l'histoire de l'Occident cesse d'être exclusivement masculine et que la femme devient enfin une personne juridique⁴⁵. Le nouveau statut social de la femme n'est pas étranger à l'apparition au XII^e siècle du phénomène social de la courtoisie, à la fois idéal de vie, doctrine d'amour et discours poétique. La courtoisie a produit un bouleversement capital dans l'histoire affective de l'humanité par rapport auquel, constate C. S. Lewis, la Renaissance classique ne fut « qu'une simple ride à la surface de la littérature »⁴⁶. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la courtoisie est devenue après le Moyen Age une constante de la culture occidentale.

On sait que l'historiographie contemporaine rencontre les plus grands obstacles à traiter des XV^e-XVI^e siècles. Marc Bloch s'exclamait à propos du XV^e siècle : « Médiévistes, anti-médiévistes, nous vous criions grâce ; par pitié, dites-nous, simplement, que fut le XV^e siècle ? ». Un historien de l'art comme Federico Zeri proteste lui aussi contre les rigides classifications historiques :

« Il est impossible de faire coïncider le découpage des périodes historiographiques avec la terminologie historico-artistique, à moins de vouloir placer sur le même plan des faits figuratifs d'origines très diverses »⁴⁷. Il y a une Pseudo-Renaissance que l'historiographie a réduite à la Renaissance, tel les créations d'un Paolo Uccello ou celles des artistes de Sienne, dont l'esprit était enraciné dans la culture du sentiment et non dans l'optique rationaliste. De ce point de vue, on ne peut que refuser les « rigides

littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand, Paris, Seuil, 1978, p. 327 (c'est nous qui soulignons).

⁴⁴ Zygmunt Czrny, « Anticipations sur la genèse du romantisme français », in *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Editions J. Duculot, 1969, t. II, p. 1505.

⁴⁵ Régine Pernoud, *La Femme au temps des cathédrales*, Paris, Stock, 1980, p. 13-24.

⁴⁶ C. S. Lewis, *The Allegory of Love. A Study in Medieval Tradition*, Oxford Clarendon Press, Oxford, 1936, p. 4.

⁴⁷ Federico Zeri, *Renaissance et Pseudo-Renaissance*, Paris, Rivages, 1985, p. 20-21.

classifications historico-artistiques »⁴⁸⁾.

Federico Zeri rejoint ainsi René Huyghe, qui observait qu'un personnage central comme Léonard de Vinci était étranger à l'humanisme, « terme équivoque » selon Eugenio Garin⁴⁹⁾. En revanche, le peintre de la 'Renaissance' était solidaire d'un courant de pensée établi par le Moyen Age, celui de Robert Grosseteste, Albert de Saxe, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Vitelo, Occam : « aussi Léonard n'a-t-il pu apparaître dans toute sa plénitude que récemment. Pendant que dura le règne de la Renaissance et de ses convictions, prolongé par le classicisme du XVII^e siècle, il ne put être que partiellement compris ; on ne voulait voir en lui qu'un des acteurs de la Renaissance... »⁵⁰⁾. Les aspects de sa pensée et de son art se refusent à entrer dans les perspectives tracées par la Renaissance, en revanche ils jettent un pont entre le Moyen Age et l'esprit contemporain.

L'historien des religions Mircea Eliade considère que l'homme connaît plusieurs rythmes temporels ; par la musique, l'amour ou la prière, il peut sortir du temps historique⁵¹⁾. Jacques Le Goff rappelle, en reprenant l'heureuse expression de Witold Kula, que chaque époque présente une « coexistence d'asynchronismes »⁵²⁾. Les XV^e-XVI^e siècles sont une époque particulièrement féconde par ses contradictions même. La réduire à l'humanisme classique, c'est rétrécir son horizon d'une façon bien regrettable.

Faut-il délimiter rigoureusement les catégories esthétiques du point de vue historique ou bien les ouvrir ? De nos jours, il est vrai, les catégories esthétiques ne sont plus réduites à des doctrines historiques : nous commençons à dépasser le stricte découpage par siècles. Elles expriment une expérience primordiale, une vision originaire spécifique, un mode de percevoir et de penser. De ce point de vue, elles sont plutôt des archétypes, c'est-à-dire des modèles irréductibles à des notions rigoureusement limitées dans le temps. La même époque peut se caractériser par des interférences et des coexistences, sans parler des décalages

⁴⁸⁾ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁹⁾ Eugenio Garin, *L'Età nuova. Ricerche di storia della cultura del XII al XVI secolo*, Napoli, Morano, p. 25.

⁵⁰⁾ René Huyghe, *L'Art et l'âme*, Paris, 1980, p. 170.

⁵¹⁾ Mircea Eliade, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1980, p. 41.

⁵²⁾ Jacques Le Goff, *L'Imaginaire médiéval*, p. 12.

chronologiques d'une culture à l'autre. Aucune époque ne se définit par un programme esthétique unique.

Ainsi, les historiens parlent couramment aujourd'hui de l'existence de plusieurs « renaissances » au cours du Moyen Age. Le baroque ou le romantisme ne seraient-ils pas des courants récurrents plutôt que des modèles uniques, immuables et strictement limités dans le temps ?⁵³⁾ On peut considérer un roman comme *Cligès* de Chrétien de Troyes ou encore l'épisode du Graal dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach comme « baroques »⁵⁴⁾. Il y avait sans doute du baroque dans le *trobar clus* et encore plus dans le *trobar ric* des troubadours, tout comme on a découvert du surréalisme dans le *Quart Livre* de Rabelais et du romantisme chez les surréalistes. A propos de saint Louis, Jacques Le Goff parle volontiers d'un « humanisme médiéval », qui est une « heureuse proximité de Dieu »⁵⁵⁾. De la même façon, on a renoncé à la délimitation historique du picaresque ; le roman picaresque, une sorte d'anti-roman qui se dirige vers le monde du bas tant social que corporel, pourrait très bien être illustré au XX^e siècle par Ferdinand Céline, Jean Genêt, Günter Grass⁵⁶⁾.

Si l'on refuse de voir dans le romantisme une sorte de structure systématique aux « contours indéterminables », mais un foyer imaginaire dégagé de la gangue d'une époque, le romantisme « est déjà dans le Moyen Age »⁵⁷⁾. Le protagoniste d'un roman de Lenz est qualifié de « romantique » pour s'être épris d'une comtesse qu'il connaissait uniquement par ses lettres. A ce titre, le troubadour Jaufré Rudel, dont la *vida* nous raconte qu'il s'était épris de la comtesse de Tripoli sans l'avoir jamais vue, « pour le bien qu'il entendit dire d'elle » est tout aussi romantique. Helmut Hatzfeld trouvait que la littérature avait à l'époque du Moyen Age flamboyant un caractère citadin et bourgeois. Il lui reconnaissait néanmoins,

⁵³⁾ Zygmunt Czerny, « Anticipations sur la genèse du romantisme français », in *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Editions J. Duculot, 1969, t. II, p. 1503-20.

⁵⁴⁾ Catherine Blons-Pierre, « Une lecture possible de l'amour et de la chevalerie dans *Cligès* : le baroque », in *Amour et chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes*, éd. Danielle Quéruel, p. 221-29.

⁵⁵⁾ Jacques Le Goff, *A la recherche du Moyen Age*, Paris, Louis Audibert, 2003, p. 132.

⁵⁶⁾ Crystel Pinçonat, « Echos picaresques dans le roman du XX^e siècle : mise en perspective et tentative de problématisation », *Bulletin de littérature générale et comparée*, 29, 2003, p. 7-57.

⁵⁷⁾ Georges Gusdorf, *Le Romantisme. I. Le savoir romantique*, Paris, Editions Payot & Rivages, 1993, p. 43.

non sans une certaine réticence, un cachet romantique (*Ritterromantik*)⁵⁸. Quant à Margaret Schlauch, qui s'intéresse avec insistance aux « détails réalistes » de la littérature des XV^e-XVI^e siècle, elle est amenée, presque malgré elle, à reconnaître qu'une partie importante de cette littérature était une « fiction romantique »⁵⁹. Aujourd'hui, en revanche, le romantisme ne se confond plus avec une période historique : il nous parle encore parce qu'il possède en fait une « dimension d'éternité », parce qu'il est la « révélation du symbolique »⁶⁰.

De nos jours, Michel Zink se pose à juste titre une question essentielle pour la compréhension de la fiction médiévale : « la littérature du Moyen Age est-elle romantique ? ». Sa réponse est que la littérature médiévale n'est pas prisonnière d'une forme imposée par avance : elle est la « médiation décisive d'un sujet »⁶¹. Signalons que le terme de « romantique » utilisé pour désigner une partie de la littérature médiévale est courant dans la critique allemande, italienne, anglaise ; cet usage constant n'est pas provisoire, tout comme il ne s'impose pas par défaut : il est le signe d'une exigence. Catégorie trans-historique, le romantisme est devenu un « modèle idéal », une configuration régulatrice dont la consistance remédie à la précarité des accomplissements historiques⁶².

A son tour, le nouvel usage des catégories esthétiques remet en question la direction unique de l'histoire. Mais surtout, la mise en valeur de traditions solidaires à l'intérieur d'une même civilisation aboutit à se poser des questions sur le présent. Le monde actuel n'a pas de modèle, tout comme ce que nous nommons encore le « Moyen Age » : ce dernier a été original parce qu'il avait été obligé de trouver une solution pratique à chaque situation particulière. C'est précisément pour cette raison qu'il est devenu pour nous un « nœud de l'histoire » : les vastes espaces de l'histoire « élargissent peut-être l'horizon spirituel de l'humanité en la confrontant à l'ensemble de son passé, mais ceci a

⁵⁸ Helmut Hatzfeld, « Geist und Stil der flamboyanten Literatur in Frankreich », in *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch. Miscel·lània d'estudis literaris, històrics i lingüístics*, Barcelona, 1936, t. III, p. 138.

⁵⁹ Margaret Schlauch, *Antecedents of the English Novel (1400-1600)*, Warszawa-Londres, Oxford University Press, 1963, p. 162.

⁶⁰ Michel Le Bris, *Le Défi romantique*, Paris, Flammarion, 2002, p. 379.

⁶¹ Michel Zink, « Le retour du subjectif, ou : la littérature du Moyen Age est-elle romantique ? », in Ernst Peter Ruhe, Rudolf Behrens, éd., *Diskussionsanstösse zu amour courtois, Subjektivität in der Dichtung und Strategien des Erzählens*, Wilhelm Fink Verlag, 1985, p. 243.

⁶² Georges Gusdorf, *Le Romantisme, op. cit.*, p. 47.

moins pour résultat de satisfaire la quête de vérité du présent que de rendre ce présent en quelque sorte problématique pour lui-même »⁶³).

Au seuil du XXI^e siècle, les médiévistes ont le choix entre une critique du soupçon et la recherche d'un « rapport vivant, direct, intime, parfait », comme le disait Ernst Robert Curtius, avec la littérature « médiévale ». A la recherche des « codes » et des « mécanismes » qui la sous-tendent, à en croire la critique formaliste de la seconde moitié du XX^e siècle, n'en viendrions-nous pas à oublier que la poésie se lit « par plaisir » ? Contre cette tentation technocratique, Per Nykrog conseille, pour ce qui est de la lecture des romans de Chrétien de Troyes, « une cure de simplicité, voire même de naïveté »⁶⁴. Les esprits subtils seraient sans doute tentés de sourire à l'idée de retrouver la *niceté* d'un candidat à la chevalerie ou la candeur d'une toute jeune fille qui sait néanmoins distinguer, à la différence de sa sœur aînée, un vaillant chevalier d'un marchand de chevaux. Et pourtant, il faut accepter d'être dupe, et « lire ces textes sur l'horizon de leur foi », parce que, comme le disait déjà Maurice Blanchot, la lecture littéraire « exige plus d'ignorance que de savoir », elle exige un savoir qu'investit une immense ignorance » ; c'est précisément la « docte ignorance » du littéraire⁶⁵. Les interrogations actuelles suscitent une vision bien différente du « Moyen Age » ; et l'enthousiasme des premiers romantiques nous conseille d'établir avec ses œuvres une nouvelle relation affective.

Université Marc BLOCH, Strasbourg

⁶³ Hans-Georg Gadamer, *La Philosophie herméneutique*, Paris, P. U. F., 1996, p. 65.

⁶⁴ Per Nykrog, *Chrétien de Troyes, romancier discutabile*, Genève, Droz, 1996, p. 50.

⁶⁵ Michel Zink, *Poésie et conversion au Moyen Age*, Paris, PUF, 2003, p. 4-5.